

ailleurs leur réception se faisoit à huis clos, et n'étoit qu'une vaine formalité. Les médecins y mettoient plus d'apparat, et tandis que, dans les universités même les plus décriées, préparés par l'étude des belles-lettres, au moment d'acquérir le titre de docteur, ils invoquoient Apollon, ce dieu des arts et de la lumière, la communauté des chirurgiens, rassemblée dans le prochain cabaret, aux frais du récipiendaire, et présidée par le lieutenant du premier chirurgien du roi, sacrifioit sans mesure au dieu joufflu des vendanges.

§. III.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PATHOLOGIE.

On donne le nom de pathologie à cette partie de la médecine qui a pour objet la connoissance des maladies. Comme la physiologie est la science de l'homme sain, la pathologie peut être, à bon droit, nommée la science de l'homme malade. Tous les dérangemens qu'éprouvent nos organes, soit dans leur disposition relative, soit dans leur structure intime, soit enfin dans leurs propriétés, font partie de son vaste domaine : elle en apprécie les différences, en recherche les causes, en étudie les symptômes, en compare les signes, et selon qu'elle les considère sous ces divers aspects, elle prend les noms de nosologie, d'étiologie, de symptomatologie et de séméiotique. La nosologie a pour objet la classification des maladies d'après leurs différences ou leurs affinités ; l'étiologie s'occupe de la recherche et de la détermination de leurs causes, la séméiotique est la science des signes qui les annoncent ; la symptomatologie s'y trouve essentiellement comprise ; car si tout signe n'est pas symptôme, tout symptôme est signe de maladie, et sert à en établir le diagnostic. Le pronostic ou l'art de prédire l'événement dans une maladie donnée, et de déterminer en conséquence les indications qu'elle peut offrir, appar-

tient à la thérapeutique; il en est le commencement; en effet, il suppose la connoissance parfaite de la maladie, et cette connoissance fait l'objet de la pathologie.

Mais cette science est-elle susceptible d'une division encore plus générale et plus étendue? existe-t-il une pathologie interne et une pathologie externe? et dans ce cas, quel en est l'objet et quelles en sont les limites? Demander s'il existe deux pathologies qui s'occupent de maladies différentes et reconnoissent des principes distincts, c'est demander s'il est une physiologie que l'on puisse appeler externe ou chirurgicale, tandis que l'autre porteroit le nom d'interne ou de médicale, si l'hygiène est susceptible d'une semblable division. La chose est trop absurde pour qu'elle ait besoin d'être réfutée. La pathologie cependant se trouve divisée en deux parties distinctes; des traités généraux existent sur chacune de ces deux prétendues sciences, des chaires sont fondées dans nos écoles pour leur enseignement séparé; et s'il étoit permis de conclure du fait au droit, on n'hésiteroit pas à résoudre par l'affirmative la question que nous nous sommes proposée; il ne nous resteroit plus qu'à rechercher l'objet et à déterminer les limites de la pathologie externe et de la pathologie interne; mais ainsi qu'on va le voir, cette division aussi ancienne qu'universellement adoptée, porte sur des fondemens dont il ne sera pas difficile de démontrer le peu de solidité.

Ouvrez les écrits des anciens jusqu'aux temps de la renaissance des lettres, vous ne trouverez aucune trace de cette séparation. Hippocrate, Celse, Arétée, Cælius Aurelianus, Galien, Alexandre de Tralles, Paul d'Égine, Avicenne, Albucasis, Averroës, les Grecs, les Romains, les Arabes, n'en font aucune mention; ils décrivent dans leurs ouvrages, la fièvre, les fractures, la manie, les plaies; et ce n'est qu'après la séparation de la médecine et de la chirurgie, opérée par le concile de Tours, vers le milieu du douzième siècle, que l'on reconnoît les premiers essais tentés pour établir un partage dans l'indivisible domaine de la science des maladies. A l'époque où les ténèbres du moyen âge commencèrent à se dissiper, les médecins écrivirent quelques abrégés à l'usage des chirurgiens, presque tous illettrés (1). Celui de tous ces abrégés qui méritoit et a obtenu le plus de célébrité, fut écrit à Avignon en 1363, par Guy de Chauliac: il en existe encore aujourd'hui plusieurs manuscrits; mais à l'époque de la découverte de l'art de l'imprimerie, il en a paru de toutes parts de nombreuses éditions et traductions, les unes abrégées et les autres avec commentaires (2). On voit dans cet ouvrage les pre-

(1) Qui verò de laïcorum ordine instrumentis porrò uterentur, ii ferè illitterati erant homines, omnesque antiquitatis ignari. *Haller*, Biblioth. Ch. p. 144, tom. I.

(2) Le Guidon de la pratique de chirurgie pour les barbiers

miers rudimens de la distinction des maladies chirurgicales, si long-temps fameuse sous le nom de *Pentateuque chirurgical*. Ses successeurs néanmoins se conformèrent à la méthode des Arabes (1), et continuèrent à décrire les maladies de la tête aux pieds. Cependant, Jean de Vigo (2), profitant des travaux de Guy de Chauliac, traita successivement, et dans cinq livres séparés de sa chirurgie, des tumeurs ou apostèmes, des plaies, des ulcères, des fractures et des luxations; il ajouta un livre sur des maladies diverses (*varia mala*); de sorte qu'il est le véritable auteur de la division adoptée jusqu'à nos jours, et à laquelle Fabrice d'Aquapendente a le premier donné le nom de *Pentateuque*; mais soit avant, soit depuis les temps où vécut ce médecin célèbre, les chirurgiens ne restèrent point dans ce cercle étroit où les médecins s'efforçoient de les circonscrire et de les contenir. Ambroise Paré consacra des livres tout entiers à l'histoire de la goutte, de la peste, de la syphilis, et même de la fièvre, et s'autorisa de l'exemple des anciens pour franchir les bornes de l'espace où l'on vouloit enchaîner son génie (3). Cependant la raison fut obligée de se taire devant l'autorité de l'usage,

et chirurgiens, par Guy de Chauliac, *in-4. Lyon, 1485. Chirurgia magna. Bergami, 1498. Venetiis, 1499.*

(1) Alexander Benedictus. De omnium à vertice ad plantam morborum differentiis, etc. *Venetiis, in-fol. 1535.*

(2) Chirurgia, gallicè. *Lyon, 1535.*

(3) Œuvres. Traité de la Fièvre, édit. de *Lyon.*

toujours invoquée par les médecins; et les chirurgiens des seizième et dix-septième siècles s'interdisoient jusqu'à la coupable pensée d'oser soumettre à un examen téméraire la division des maladies qu'une ancienne adoption avoit consacrée. Les lumières du dix-huitième siècle en auroient fait apercevoir toute l'absurdité; mais, à cette époque, l'intérêt privé vint au secours de ce préjugé ridicule, et ne fit qu'en augmenter la force. Les chirurgiens français, qui ont écrit sur leur art, auroient couru le risque de déplaire au premier chirurgien du roi, de qui leur sort dépendoit presque toujours, s'ils n'avoient travaillé de tous leurs moyens, et concouru de tous leurs efforts à séparer la chirurgie de la médecine, et fait regarder les maladies appelées *chirurgicales*, comme essentiellement différentes de celles dont les médecins s'étoient réservé la connoissance. La Faye, Hévin, etc., se traînoient servilement sur les traces de leurs prédécesseurs, et sans oser toucher au *Pentateuque*, respecté à l'égal de celui de Moïse, se permettoient à peine quelques modifications insignifiantes. C'est ainsi que l'un d'eux s'applaudit d'avoir traité des plaies des diverses parties, après l'article consacré aux plaies en général, ou de quelque autre changement d'aussi peu d'importance. Le dernier de tous, Lassus, mon prédécesseur immédiat dans la chaire fondée pour l'enseignement de la pathologie chirurgicale, avoit un esprit trop philosophique pour n'être

point choqué des vices d'une telle méthode. Élevé cependant dans les idées de la possibilité d'une véritable séparation entre la médecine et la chirurgie, il n'osa point soumettre à l'examen la solidité des fondemens d'après lesquels certaines maladies appelées *chirurgicales*, faisoient l'objet d'une science séparée, et d'un enseignement distinct de celui des autres maladies; et persuadé sans doute que mieux valoit le parfait désordre, qu'un ordre aussi défectueux, il se contenta de numéroter les articles de sa pathologie dans laquelle il traite d'un grand nombre de maladies.

Les choses en étoient venues en France à ce point, que les meilleurs esprits, toutes les fois qu'ils s'occupaient de pathologie, soit qu'ils fussent médecins ou chirurgiens, s'accordoient réciproquement pour exclure de leur plan, comme tout-à-fait hétérogènes et étrangères, les maladies externes ou internes, suivant qu'ils écrivoient sur la pathologie interne ou externe, médicale ou chirurgicale.

Nommé en 1807 professeur public de pathologie externe ou chirurgicale, mon premier soin fut de mesurer la portion d'enseignement qui m'étoit confiée; je soumis à un nouvel examen l'opinion que j'avois depuis long-temps professée sur l'incertitude des limites qui séparent la pathologie externe de la pathologie interne, et mes réflexions ne servirent qu'à me confirmer dans cette doctrine. Existoit-il des maladies externes dont l'enseigne-

ment me fût plus particulièrement dévolu? Mais, outre qu'il est une foule d'inflammations, telles que l'ophthalmie, l'angine gutturale, qui ont leur siège dans des parties soumises à l'inspection des yeux, et que je trouvois décrites dans les traités de pathologie interne; d'autres inflammations, comme l'érysipèle et l'antrax, quoique situées à l'extérieur, dépendant le plus souvent de causes internes, se trouvoient à la fois décrites dans les livres de pathologie interne et dans ceux de pathologie chirurgicale. La distinction des maladies en externes et en internes manque d'ailleurs d'exactitude: un grand nombre de maladies, dont la cause est externe, résident à l'intérieur, et réciproquement les affections dont le siège est à l'extérieur, reconnoissent souvent une cause intérieure. Un calcul vésical constitue-t-il une maladie interne ou externe? pour être situées à une profondeur plus ou moins considérable, les maladies changeroient-elles de nature? Autant vaudroit distinguer les maladies qui affectent la partie droite du corps, de celles de sa partie gauche. (1)

(1) Nous ne connoissons les maladies que par leurs signes *extérieurs*; et parmi ces signes, ceux qu'on acquiert par l'exercice immédiat des sens, par la vue, l'ouïe, le toucher, etc., appliqués au corps du malade, les signes *sensibles*, en un mot, sont les plus propres à nous fournir des notions certaines. Le sens de la vue, par exemple, suffit souvent à lui seul pour reconnoître la maladie, et déterminer son

Devois-je considérer comme affection chirurgicale toute maladie, quel que soit son siège, qui guérit principalement par l'opération de la main? Mais à ce titre, une apoplexie, une fièvre inflammatoire très-aiguë, toute phlegmasie des viscères, dont la saignée est le principal remède, seroit donc une affection chirurgicale. D'un autre côté, l'opération de la main est souvent le principal remède dans des maladies que le chirurgien n'a jamais revendiquées. L'application d'un vésicatoire dans une fièvre ataxique, celle du moxa dans un rhumatisme opiniâtre, est le moyen le plus puissant de guérison. Dans les affections regardées comme essentiellement chirurgicales, une fracture, par exemple, le chirurgien ne se borne pas à l'opération de la main, il prescrit certaines précautions de régime, et emploie des médicaments pour favoriser la consolidation; il fait servir à la guérison toutes les ressources de la thérapeu-

espèce, et les lumières que nous puisons dans l'inspection des malades, les signes tirés de leur habitude *extérieure* sont d'une telle importance, qu'une suite de tableaux où se trouveroient fidèlement représentés un épileptique, un maniaque, un malade atteint d'une fièvre adynamique, bilieuse, inflammatoire, du scorbut, des écrouelles, feroit mieux connoître ces diverses maladies que les descriptions les plus détaillées. Une semblable galerie seroit à coup sûr une très-bonne école de séméiotique. Il est vrai qu'il faudroit le talent d'un *Gérard Dow* (*) pour exécuter une pareille entreprise.

(1) Auteur du fameux tableau de l'Hydropique.

tique : moyens tirés de l'hygiène, ressources empruntées à la pharmacie, secours manuels ou chirurgicaux, tous sont employés successivement, simultanément ou tour à tour au traitement de la maladie, qui n'est pour cela ni hygiénique, ni pharmaceutique, ni chirurgicale. Il n'y a donc point de maladies chirurgicales, mais seulement des moyens chirurgicaux. On pourroit bien distinguer les maladies, en hygiéniques, pharmaceutiques et chirurgicales, suivant que leur guérison s'opère principalement par un régime bien ordonné, les médicaments ou l'opération de la main, si ces trois moyens de la thérapeutique n'étoient concurremment employés aux traitements; si telle maladie qui, comme le scorbut et les écrouelles, guérit fréquemment sans le secours des compositions médicamenteuses, n'en exigeoit pas dans plusieurs cas; si dans les maladies où le traitement paroît le plus exclusivement mécanique, les fractures, par exemple, le repos de la partie malade et un régime alimentaire approprié, n'étoient d'une extrême importance.

La distinction des maladies en locales et générales n'est pas plus heureuse : à raison des lois sympathiques qui unissent les organes les plus éloignés, l'affection locale ou topique s'étend bientôt à toute l'économie. Toute maladie est locale à son origine, et commence dans un organe ou dans un système d'organes, et s'étend de là à tous les autres, avec d'autant plus de facilité, que

l'organe primitivement lésé remplissant un rôle plus important, tous les autres organes entretiennent avec lui un commerce plus intime, et lui sont liés par des relations plus étroites et plus nécessaires. L'érysipèle, le charbon, les ulcères, toutes ces maladies regardées comme chirurgicales, sont liées à un état général de l'économie, et n'ont jamais été considérées ni traitées comme des affections locales. S'il est des maladies purement locales, on les trouve parmi celles qui affectent les organes de nos sensations; un grand nombre de maladies des yeux et des oreilles restent toujours locales, et cependant la médecine les a toujours revendiquées. Suivant ses degrés d'intensité, une maladie le plus souvent locale peut exciter un trouble universel et devenir générale; telles sont plusieurs inflammations situées à l'extérieur. Ni la situation d'une maladie, ni le genre de moyens thérapeutiques qu'on emploie à sa curation, ni son étendue plus ou moins considérable, ne peuvent donc servir de base à une distinction entre la pathologie interne et la pathologie externe.

Falloit-il consulter l'usage? mais les livres de pathologie interne et de pathologie externe décrivant les mêmes maladies, que devois-je penser de cet empiètement réciproque? Cette distribution arbitraire des maladies ne se bornoit point à l'enseignement, elle s'étendoit encore à la pratique, et la détermination des maladies dont

le traitement étoit du ressort de la chirurgie, ou bien appartenoit aux médecins, étoit une source perpétuelle de contestations et d'incertitudes; elle ne pouvoit donc servir à faire cesser la mienne. L'ancienne Faculté de Médecine de Paris, jalouse de conserver ses privilèges, veilloit avec soin à ce que certains de ses membres s'adonnassent spécialement au traitement des maladies des yeux, et se missent à même de pratiquer les opérations qu'elles réclament. Or, ces opérations exigent la dextérité chirurgicale la plus consommée; au contraire des maladies dans lesquelles l'opération de la main ne contribue à la guérison que d'une manière très-accessoire, les ulcères, par exemple, se trouvoient dévolus aux chirurgiens par un antique usage: il en étoit de même de la maladie vénérienne. Quoique bien des médecins se soient adonnés de tout temps à cette branche lucrative de l'art de guérir, un ancien préjugé faisoit regarder les chirurgiens comme plus habiles à les traiter. Cette opinion tire évidemment son origine de l'état de l'art à l'époque où la découverte de l'Amérique fit connoître la maladie vénérienne aux habitans de l'ancien monde. Vers la fin du quinzième siècle, la médecine, en Europe, étoit presque exclusivement cultivée par les prêtres. Ils auroient cru déroger à la dignité de leur ministère en s'occupant de la connoissance et du traitement du mal immonde; ils l'abandonnèrent aux chirurgiens lai-

ques, dont les successeurs ont dans la suite regardé l'ancienne possession comme un titre suffisant de propriété.

La pratique, non plus que les livres, ne pouvoit donc m'apprendre quelles maladies devoient faire l'objet spécial de mon enseignement. L'usage ne pouvant servir de guide, il falloit donc, pour se former des idées justes sur la véritable nature des choses, les étudier en elles-mêmes, en s'efforçant de se tenir hors du cercle étroit où nous retiennent les préjugés nés de l'éducation et de l'habitude : *Non in depravatis, sed in his quæ benè secundum naturam se habent, considerandum est quid sit naturale* (1). La chirurgie, comme nous l'avons vu dans la section précédente, n'est qu'une partie de la thérapeutique ; il n'existe donc pas, à proprement parler, des maladies chirurgicales, mais seulement des moyens chirurgicaux dont nous avons tout à l'heure apprécié l'importance et la supériorité dans le traitement des maladies. Les méthodes minéralogiques, zoologiques, botaniques, s'appliquent à l'ensemble des minéraux, des animaux, des végétaux. Linnæus eût-il élevé à la science des végétaux un monument immortel, s'il eût exclu de son système les plantes cultivées, sous prétexte que leur connoissance n'intéresse que les cultivateurs ? Vainement nous cherchâmes à éta-

(1) *Aristot. Politic. lib. 1.*

blir avec les classifications admises une concordance dont nous reconnûmes bientôt l'impossibilité. Le nosologiste le plus moderne, M. le professeur Pinel, en excluant de son plan les maladies chirurgicales, étoit tombé dans l'erreur capitale qui frappe de vice radical la plupart des systèmes nosologistes. C'étoit bien le cas de répéter avec Bacon : C'est en vain que l'on espère avancer dans les sciences en se traînant dans les routes battues, en entant pour ainsi dire les choses nouvelles sur les anciennes ; il faut reconstruire jusqu'aux fondemens, si l'on ne veut perpétuellement rouler dans le même cercle sans aucun véritable progrès. (1)

La science de l'homme malade constitue un tout indivisible. La division que l'on a voulu établir de la pathologie en interne et en externe ne porte sur aucun fondement raisonnable. L'étendue de la science ne justifie point les limites arbitraires que l'on a voulu poser entre ses diverses parties : le nombre des plantes surpasse de beaucoup sans doute celui des maladies, et cependant jamais les botanistes n'ont conçu l'idée ridicule

(1) Voici le texte de Bacon, dont ma traduction libre est bien loin de rendre l'admirable énergie : « Frustrâ magnum » expectatur augmentum in scientiis ex superinductione et » insitione novorum super vetera : sed instauratio faciendâ » est ab imis fundamentis, nisi perpetuò libeat circumvolvi » in orbem cum exili et quasi contemnendo progressu. » *Novum Organum, aph. 31.*